

CHAPITRE 3

LA BATAILLE DE L'ARC DE TRIOMPHE (1/2)

L'acte premier des Gilets jaunes avait pris beaucoup de monde par surprise. Une fois prévenus, ceux parmi les plus remontés s'étaient retrouvés pour le deuxième. Mais dans les jours qui précèdent l'acte III, on sent une véritable montée en puissance. C'est l'éclosion en masse des groupes Facebook, qui se garnissent à en exploser, véritables chambres d'échos de l'émeute encore en gestation, avec leurs « événements » dont le nombre de personnes « intéressées » ou « participant » permet d'appréhender non pas forcément l'affluence réelle à venir, mais en tout cas l'ampleur de l'engouement par rapport à la semaine précédente. Et puis les « lives », les fameuses vidéos en direct, participatives, qui peuvent durer plusieurs heures. L'écrit, le son et l'image sont convoqués en masse pour répandre la bonne parole à la vitesse de la fibre optique, tandis que les premières « figures » du mouvement se frayent un accès aux médias télévisés. Toute la semaine, les émissions de débat ne parlent que de ça. Le mardi cependant, il n'y a que sur les réseaux sociaux qu'on peut apprendre le vote en urgence par l'Assemblée de la suppression de trois taxes sur la publicité, permettant aux grands médias d'économiser une cinquantaine de millions d'euros par an. Un cadeau fiscal fort bienvenu qui s'ajoute à celui dont bénéficient déjà les journalistes à carte de presse. Les pigistes, interviewers ou reporters d'images qui s'aventurent au milieu des Gilets ont rarement cette chance. Ils s'appêtent déjà à troquer leurs bonnettes de micros aux couleurs de leurs chaînes contre des modèles neutres pour ne pas subir les foudres de leurs spectateurs en colère. Ils espèrent peut-être même les amadouer en adoptant l'accoutrement de leurs collègues journalistes « indépendants ».

Le jeudi, Emmanuel Macron est accueilli par Mauricio Macri à Buenos Aires dans le cadre de la réunion du G20. Au-delà de la quasi-homonymie, les deux hommes ont en commun d'avoir été des hommes d'affaires avant de présider aux destinées de leurs pays respectifs. À sa sortie de l'avion, ce n'est pourtant pas son homologue qui l'accueille mais... un technicien d'aéroport en gilet jaune, qui lui tend une main ferme et cordiale ! L'expression qui s'imprima alors sur le visage de notre président fit instantanément le tour de la toile, comme pour lui donner encore plus de raisons de se faire du souci. L'acte III se préparait, et le premier personnage de l'État ne serait même pas sur place pour suivre les événements.

Il n'est pas encore cinq heures du matin dans la capitale argentine lorsque les premiers points jaunes s'allument autour des Champs-Élysées, rapidement noyés dans la fumée blanche. Les touristes qui n'avaient pas encore eu l'information que ce quartier était désormais impraticable le samedi n'ont pas mis longtemps à comprendre de quoi il retournait car ce matin-là, leur petit café en terrasse avait comme un arrière-goût. Je n'ai pas eu l'honneur d'y être dès potron-minet car le samedi matin, moi, j'ai piscine. Plus précisément les bébés-nageurs. Je savais bien que j'avais pris un abonnement aux samedis en jaune pour une durée indéterminée, et en tant que jeune papa je devais faire des compromis. J'étais d'ailleurs ravi de les faire. La gestion du temps entre la vie de famille et la participation à un mouvement comme celui des Gilets jaunes est un

problème récurrent qui se posera à la plupart des participants. Une subtile dialectique de l'universel et du particulier, avec laquelle chacun s'arrange selon sa situation personnelle.

Et chez moi, on avait condamné le matin. C'est donc en début d'après-midi que je rallie l'épicentre du phénomène. Je sais que les Gilets jaunes sont alors déjà, et avant tout, un mouvement d'envergure nationale, étalé à peu près équitablement sur l'ensemble du territoire. Cette journée verra des centres-villes s'embraser, des ronds-points noirs de monde, des équipements publics occupés, bloqués ou débloqués, c'est selon. Dans toute la France, les villes les plus bourgeoises (que l'on songe par exemple à Rouen ou à Bordeaux) seront littéralement prises d'assaut par leur périphéries moins favorisées, dans un ballet de courses-poursuites et une foire d'empoigne générale. Le feu a pris partout. Mais toutes ces énergies convergent.

Au sens propre, venues de tous les coins de France en train, en bus, à pied, à cheval et en voiture, elles montent littéralement au « premier » des ronds-points, celui qui porte le nom d'un de nos compatriotes les plus illustres, et sur lequel trône l'Arc majestueux orné des victoires napoléoniennes. Il est l'emblème du « triomphe » cité dans la Marseillaise, celui de la Liberté sur ses ennemis, à tout jamais consubstantiel à la « gloire » des combattants de ce temps. À ceux d'aujourd'hui de s'en montrer digne, non pas pour défendre cette fois la liberté à tout prix, qui se résume depuis quelques décennies à la liberté de placer son argent, quand on en a, à des fins spéculatives ou dans la consommation frénétique, mais plutôt pour défendre cet invariant anthropologique majeur (il faut décidément que tout change pour que rien ne change) : la quête de la dignité humaine.

Au sens figuré aussi, chaque gilet jaune, qu'il soit sur un rond-point vers Douai, au cœur d'une manifestation qui dégénère à Montpellier, resté chez lui dans la banlieue parisienne ou même expatrié à Singapour, est lui aussi au pied de l'Arc, avec nous, par la pensée. Lorsque sur les terre-pleins désespérément vides d'âme, de sens et de vibrations esthétiques des giratoires français, jamais loin d'une de ces zones commerciales ou industrielles qui ont défiguré nos territoires, des bâtisseurs de l'éphémère ont entrepris de sublimer leur engagement par des constructions monumentales, c'est cet Arc, leur Arc, qu'ils ont immédiatement choisi comme totem. La Tour Eiffel viendra plus tard.

Pour cette journée pas comme les autres, j'avais tenté de rameuter le ban et l'arrière-ban de mes amis engagés, dégoûtés, voire révoltés. Mais la clientèle d'école de commerce n'est pas le cheptel idéal. Mes copains intermittents non plus, du reste, mon milieu professionnel, qui ont tous une raison valable de se faire porter pâle. Répondent tout de même présent à l'appel mon plus vieil ami, entrepreneur lui aussi, ainsi que son père, jeune retraité fringuant qu'on appelle affectueusement « l'Ancien », sans oublier l'un de mes plus proches camarades de l'Essec.

Après treize années de travail acharné, et suite à un petit détour par le domaine du conseil (une habitude dans nos milieux), Nico s'est hissé à la direction commerciale d'un grand groupe français. Mais sa véritable passion est la musique, nous en avons d'ailleurs énormément fait ensemble, ce qui nous a mené jusque sur la scène de l'Olympia. Lors d'une de nos discussions, il m'avait avoué avoir hésité à voter Mélenchon en 2017, puis s'être résolu à voter Macron aux deux tours, par dépit. « Rien de tout cela n'avait de sens. Alors tant qu'à se choisir une raison pour voter, j'ai choisi mon intérêt personnel », m'avait-il confié alors que nous sirotions une bière près de la place de la République, quelques mois avant que le mouvement commence.

« Tant que le CICE dure, mon patron s'en met suffisamment de côté grâce à la holding au Luxembourg, ça fait quelques miettes en plus pour moi. Mon emploi sera garanti, je pourrai continuer à rembourser la maison. Ma femme travaille en tant qu'artisan pour des familles aisées, elle a une clientèle d'étrangers à Paris, et je sais que l'autre va les choyer. J'aimerais bien qu'on puisse changer les choses, mais puisqu'il n'y a visiblement pas suffisamment de gens pour le vouloir, en attendant chacun se démerde. »

C'était la première fois que j'entendais l'un de mes condisciples « épicier » assumer avec autant de franchise ce type de dissonance cognitive. Jusqu'à présent, les électeurs de Macron que j'avais dans mon entourage étaient tous d'anciens adeptes du Parti socialiste, tous bourgeois, parisiens, intra-muros. Aucune insulte dans ma bouche, ils savent que je les aime et que j'apprécie leurs qualités, mais là où je m'autorise à être plus sévère, c'est qu'ils ont toujours défendu les points de vue de la « gauche » pour finalement, une fois leur position consolidée dans la bonne société, ne déjouer aucun pronostic en passant avec armes et bagages chez le roi-banquier. Un comportement électoral incarné par tous ces troisièmes couteaux du PS, qui ont vu chez Macron l'opportunité d'un avancement de carrière express. L'un de mes camarades d'école, qui correspond parfaitement à cette description, est aujourd'hui député LREM. A chaque fois que je le vois défendre la politique de son nouveau patron en termes d'atteintes au droit du travail ou de réformes comme celles des retraites, je dois avouer que je me régale.

C'est un peu à lui que je pense alors que je m'extrait de Saint-Lazare pour la deuxième fois en huit jours. La semaine précédente, à mon arrivée, le quartier de la gare était relativement calme, et il fallait commencer à s'enfoncer dans le huitième arrondissement pour découvrir peu à peu de grandes traits jaunes sur les trottoirs. Je l'avais d'ailleurs fait, dans une sorte d'auto-pèlerinage, en empruntant une partie du trajet suivi par « mes » émeutiers dans la courte fiction qui concluait mon livre. Mais aujourd'hui c'est la cohue dès les escaliers qui mènent à l'air libre. Stationné devant les Galeries Lafayette, je retrouve difficilement mes trois compères, puis nous nous laissons drainer par la foule jusqu'au pied des Champs-Élysées. Plusieurs choix s'offrent à nous puisque l'action se déploie littéralement à 360 degrés. Mais l'évidence s'impose et nous remontons cette rivière immense qui s'offre à nous et qui, pour reprendre une image d'Elias Canetti, avait déjà tôt ce matin débordé largement de son lit. En quelques enjambées, non sans devoir contourner des tas de choses entassées, fumantes (on y trouve de tout, tant que ça brûle), nous sommes en lisière du plus majestueux de tous les ronds-points.

Rajoutant à ses deux mètres la hauteur d'un plot de béton, mon plus vieux pote s'improvise tour de contrôle. « C'est un sacré bordel ici », lâche-t-il. Il n'a jamais vu ça de sa vie. Son père non plus, qui n'a pas fait Mai-68. Nico, n'en parlons pas. Au milieu d'eux, du haut de ma participation à l'acte II, je fais le vétéran, celui qui sait un peu de quoi on parle, mais ils voient bien que je n'en mène pas large. On se sent toujours un peu responsable des gens que l'on ramène dans un merdier pareil, mais ce sont tous les trois de grands garçons, alors je les pousse à entrer dans l'arène, et nous partons faire un tour de l'Arc, par la face nord. De manière fort pratique, chaque point cardinal se signale par une colonne de fumée noire. Kléber, la Grande Armée, les Champs-Élysées bien sûr, et me semble-t-il Hoche ou Wagram. Lorsque nous entamons notre premier tour de rond-point, l'air est parfaitement respirable, mais je sais bien que le répit ne sera que de courte durée.

Nous passons devant la tombe du Soldat inconnu. Le soir, j'apprendrai qu'elle aurait été souillée par des vandales dans la matinée, mais lorsque j'arrive à son niveau, ce que je vois ne colle pas vraiment avec cette version. Les cordons de cérémonies disposés tout autour, sous l'immense drapeau tricolore, elle est cernée de gilets jaunes en kaki. L'un de ces militaires (leur accoutrement le suggère, ils sont au moins réservistes), le seul qui soit à l'intérieur du cordon, a posé un genou à terre. La solennité est palpable, alors que partout autour la place vibronne. Contournant le pilier nord-est, j'y vois le tag fraîchement inscrit, aux accents prophétiques : « Les gilets jaunes vaincront ! ». Il me met du baume au cœur, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il va être récupéré par le pouvoir comme une « dégradation » manifeste. Ça ne va évidemment pas loucher, d'autant que les enrégés du jour donneront bien d'autres os à ronger au ministre de l'Intérieur.

Arrivés en face de la Grande armée, c'est parti. Nous sommes sur la place depuis cinq minutes à peine qu'une salve de grenades explose côté Kléber, suivie d'un déluge de gaz. Et c'est l'entrée en fanfare de « l'Ancien » ! Partant dans le mauvais sens, il trébuche et s'effondre au milieu des palets, alors que nous nous échappons de l'autre côté. Sortant du nuage, je vois Nico qui court à toutes jambes, loin, bien loin, en direction d'un cordon de CRS posté vers l'avenue de Friedland. Je me dis qu'il va s'extraire de la zone et qu'on ne le reverra plus. Nous nous mettons en quête de l'Ancien. Il nous faudra de longues minutes et un tour complet de la place pour remettre la main dessus. Des âmes charitables l'ont récupéré au milieu du champ de tir pour l'appuyer contre l'un des piliers de l'Arc. Il venait de fêter son arrivée sur la place en prenant d'emblée la dose maximale, sans aucun préambule, et avait longtemps suffoqué, les yeux au comble de l'irritation. Nous nous réfugions alors avec lui sous l'Arc, où une Marseillaise vient d'être lancée (nous la hurlerons vingt, peut-être trente fois ce jour-là), qui résonne puissamment sous la voûte monumentale et emporte avec elle les clameurs de tous ceux qui se sont laissé volontairement enfermer dans la plus prestigieuse des souricières. Car nous étions encerclés, petit à petit et de plus en plus. Jusqu'à ce qu'une tentative d'intrusion vienne faire monter la pression d'un cran supplémentaire.

Encore un peu insouciant, je déboule côté Champs-Élysées, et je me retrouve nez à nez avec une colonne de CRS. Ils venaient de courir un long sprint pour rejoindre le pilier nord-est. Dieu seul sait quelle mouche avait piqué le QG « Lutèce » pour envoyer ces hommes à cet endroit, mais ce ne fut pas la meilleure idée de la journée. À la seconde où je les découvre, ils sont immédiatement pris à partie, sous mes yeux, par plusieurs dizaines de Gilets jaunes groupés et ultra-déterminés, et se retrouvent coincés derrière leurs boucliers, contraints d'improviser dans l'urgence une retraite chaotique. L'un d'eux, trébuchant et laissé en arrière par ses collègues, aurait pu finir lynché si certains des nôtres ne s'étaient pas interposés pour protéger sa fuite. Passé le moment de sidération, cet épisode tout chaud s'impose comme une première étape hautement symbolique : la place est à nous.

À proximité immédiate de l'Arc, en tout cas, la police ne dérogera presque plus de la journée à sa doctrine « statique », qu'elle fera évoluer dès l'acte suivant vers plus de mobilité. En échange, elle choisira de vider tous ses chargeurs, au petit bonheur, comme un débutant à la chasse aux canards, sur une place jonchée de débris de grenades et de palets lacrymogènes qui font penser, toutes proportions gardées, au tapis de balles sur lequel se tient le personnage joué par Nicolas Cage dans le film *Lord of war*.

L'après-midi s'engageait bien. Nico était revenu (il avait fait une petite pause, évalué la situation, puis était revenu plus enthousiaste que jamais) et l'Arc, transformé en porte-voix géant de tous ceux qui criaient *en même temps* leur haine de Macron et la joie d'une fraternité enfin retrouvée, résonnait comme une antenne. Ses vibrations qui se propageaient tout autour palliaient la déficience d'un autre sens que nous perdions petit à petit : la vue. Entre les gaz, les fumées noires des brasiers et le déclenchement de nombreux fumigènes colorés (le jaune en tête, bien entendu), l'atmosphère commençait sérieusement à s'épaissir, tandis que nous courrions d'un côté à l'autre de la place pour éviter le déferlement de munitions.

Peut-être ai-je croisé sans le voir un jeune trentenaire un peu spécial, que j'aurai plus tard la chance de compter parmi mon entourage de confiance. Diplômé de l'école Polytechnique, Régis est sur la place lui aussi, et en grand uniforme s'il-vous-plaît, bicorne compris. Il est venu communier avec les Gilets jaunes, leur montrer que leur combat concerne la France entière, et qu'une certaine élite intermédiaire est encore capable d'une pensée collective.

En surplomb, sans bouger d'un pouce, l'hélicoptère de la police nous épie depuis le début. Ses apparitions, au gré des trouées dans les paquets d'aérosols, ajoutaient une dimension dramatique à tout ce qui se passait. Je l'avais vu se promener à l'acte II, aller et venir d'un bout à l'autre du quart nord-ouest de Paris, mais aujourd'hui nous l'avions pour nous tout seuls. J'aurais payé cher pour voir d'en-haut ce qu'il se passait, cette jacquerie sans commune mesure, ce chaos aux allures de guerre civile au cœur de la capitale de la sixième puissance économique du monde.

À quelques mètres de moi, l'entrée de l'Arc est forcée. Parmi ceux qui s'y introduisent en premier, certains sont clairement des « casseurs » ou des black blocks, en tout cas pas des manifestants ordinaires. Ils saccageront l'intérieur et détruiront la statue que l'on sait. Mais ils permettront surtout à un Gilet jaune d'y monter, franchissant quatre à quatre les marches des escaliers jusqu'au sommet. Une clameur qui monte me signale sa présence et je lève la tête comme tout le monde. À ce moment précis, ce type est sur le toit des Gilets jaunes. Il sort un drapeau tricolore qu'il agite crânement au visage de Paris, et reçoit d'en bas, de mille gorges enflammées, la confirmation que son initiative était la bonne. Symboliquement, c'est fait, le bâtiment est pris.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal